HABIB ABDULRAB SARORI

La Fille de Souslov

roman traduit de l'arabe (Yémen) par Hana Jaber

Sindbad
ACTES SUD

1

Publié sur ma page Facebook :

Lieu : quartier de Cheikh Othman, Aden.

Date : 1962. Nous avions alors autour de six ans.

Personnage principal : Al-Hassani, une vieille machine à rire, quatre fois notre âge et dix fois notre poids.

Instant de gloire : celui où l'un des mouflets que nous étions lui faisait ricocher un petit gravillon sur le dos lorsqu'il traversait la rue.

Al-Hassani entonnait d'une voix de stentor : "Je nique la mère/de qui me jette la pierre!", reprenant l'air d'une mélodie religieuse traditionnelle. Surgissait aussitôt, on ne sait d'où, une cohorte d'enfants qui l'entouraient et embrayaient en chœur, sur le même air religieux : "Que la paix de Dieu soit sur lui!"

Et une marche collective et jubilatoire de s'engager : Al-Hassani, en tête de cortège, parcourait la rue Cheikh Othman suivi de cinquante mouflets. Lui scandait : "Je nique la mère/de qui me jette la pierre" et nous, nous reprenions : "Que la paix de Dieu soit sur lui!", escortés par les rires amusés des passants et le son des percussions produites à l'aide de tiges de bois sec que l'on frappait sur des boîtes métalliques vides de lait Danou.

Étrangement, cette savoureuse mélodie religieuse de la fête du Mouled *qui envahissait la rue Cheikh Othman certains jeudis soir serait reprise, huit ans plus tard, lors de manifestations révolutionnaires qui n'auraient rien de nos marches avec Al-Hassani. Les "masses populaires laborieuses" s'en empareraient pour accompagner leur chant héroïque de toute finesse :*

Par la force et la révolte, la terre a été rendue
Sans violence, le féodalisme n'aurait pas disparu
De révolution, le monde n'aurait pas connu
Sans violence, les pourris ne seraient pas déchus !

Ces défilés furent baptisés les "Sept Jours glorieux", au cours desquels les Bédouins des zones rurales firent une razzia sur Aden pour inciter à la révolte les citadins jugés "amoindris par la culture coloniale britannique". On y célébra la violence et rien d'autre que la violence. On y scanda les fameuses "révoltes paysannes des campagnes en ébullition pour abolir le féodalisme et nationaliser les terres"… Car, bien entendu, ces événements survinrent en écho à la révolution culturelle maoïste. Ils furent précédés d'abord, en 1963, par le début de la lutte armée contre la colonisation britannique dans le Sud du Yémen. Puis, en 1967, par l'indépendance de cette région. Et finalement, en 1969, par un coup d'État qui porta la gauche au pouvoir et fit instaurer une République démocratique populaire du Yémen.

Dans ma jeunesse, une question me taraudait constamment : pourquoi les "masses populaires laborieuses" n'avaient-elles pas composé une mélodie plus offensive, adaptée aux

paroles incendiaires du chant révolutionnaire, plutôt que de reprendre la douce mélodie soufie de notre enfance, celle que nous chantions en poursuivant Al-Hassani ? Ces gens n'avaient-ils donc aucun sens de l'esthétique ?

Quarante ans plus tard, les deux chants surgissent du tréfonds de ma mémoire, lorsque j'entends un pauvre diable du "printemps" yéménite entonner : "Chaque martyr qui périt", et ses disciples embrayer : "nous renforce et nous aguerrit !" Le tout, dit sur le même air mélodieux d'Al-Hassani, mais sans en avoir ni la douceur ni la saveur, car cette fois il n'est pas dirigé contre "le système féodal et la contre-révolution", ni suivi comme autrefois de la salve bruyante des "applaudissements révolutionnaires". C'est une clameur hystérique contre la vie elle-même, une exaltation des boucs émissaires, de la culture du martyre, des attentats-suicides, de l'annihilation de soi. Après la période du "socialisme scientifique", place à l'ère de la brutalité. Comme le dit la chanson d'Abdel Halim Hafez, "la promenade touche à sa fin".

*

Si le Pourfendeur des félicités et le Diviseur des assemblées venait à ma rencontre et me demandait de résumer en deux mots mes sentiments, je lui dirais : "Les événements de ma vie me dépassent totalement. Je n'y ai rien compris. Je serais chanceux et reconnaissant si tu m'aidais à les clarifier et à les comprendre, cher Attrape-âmes, toi à qui le Créateur a sûrement dévoilé les mystères des commencements et les sinuosités des destinées." Du reste, s'il daignait m'accorder quelques

minutes de sa précieuse éternité surchargée, que la paix soit sur lui, je lui confierais plus volontiers le secret entre tous qui, faute d'explication de sa part, restera pour moi une énigme à tout jamais.

Mon récit commence dans l'échoppe de l'Aveugle, juste avant mon départ pour Paris. J'avais reçu une bourse pour y étudier au milieu des années 1970. Je me préparais à quitter Aden, qui était en plein tohu-bohu de la "période de la révolution nationale démocratique populaire".

L'échoppe de l'Aveugle était une toute petite épicerie à l'angle de notre rue, tenue par un vieillard frêle, pieux et aveugle, auquel je vouais une profonde affection. Je lui rendais visite tous les jours. Je passais de longs moments en face de lui, assis sur de gros sacs en jute remplis de sucre, de farine ou de riz. Je l'observais circuler dans son échoppe, étonné de la dextérité avec laquelle il saisissait les articles sur les étagères, manipulant sans assistance et avec précision les deux plateaux de sa balance en acier rouillé, pour mesurer les quantités de farine et de beurre que réclamaient les clientes.

Je fuyais la chaleur du soleil d'Aden et me réfugiais dans la pénombre apaisante de l'épicerie de mon ami l'oncle Seif al-Ariqi. Nous bavardions joyeusement, sa voix douce et rauque se fondait dans l'obscurité feutrée du lieu. À ma droite, une porte entrouverte laissait percevoir une petite maison adjacente à la boutique. C'était là qu'habitait l'oncle Seif, avec sa femme et ses six enfants. Parfois, la porte légèrement entrebâillée permettait de voir passer une femme accompagnée d'une fillette de treize ans environ.

Fairouz, la femme, avait grandi dans notre quartier. Sa beauté lui avait valu le surnom de “Miss Aden”. Elle avait l’habitude de venir ici une ou deux fois par semaine. Depuis le retour de son mari, Salem, elle faisait le trajet depuis leur villa située dans le quartier de Khour Mkassar, dans une voiture de fonction conduite par un chauffeur privé. L’époux était parti étudier le marxisme-léninisme à Moscou. De retour à Aden, il fut nommé président de l’École des hautes études marxistes-léninistes, et reçut le surnom de “Souslov du parti”, en référence à Mikhaïl Souslov, le responsable de l’idéologie et de la propagande du parti soviétique à l’époque.

Salem était un dirigeant de haut niveau et un séducteur de niveau non moins élevé. Aussi la jeune fille du couple portait-elle le digne prénom de Faten, la “charmeuse”. Mais moi, cher Attrape-âmes, je préfère la prénommer Hâwiya : Abyssale[1].

(Comme tu le sais, mon nom est Amran. C’est le nom d’une île fascinante proche d’Aden, que mon père Hajj[2] Abdallah – paix à son âme – affectionnait beaucoup. Nous y allions en famille une journée par mois pour nager. La plupart du temps, nous y étions seuls. Dès ma plus tendre enfance, mon père, dont le souvenir est associé à la mer, m’avait habitué à barboter, comme il disait…

---

1. *Hâwiya*, qui veut dire “passions” ou “gouffre” en arabe, est traduit ici par Abyssale. *(Sauf mention contraire, les notes sont de la traductrice.)*
2. *Hajj* est un titre honoraire initialement accordé aux hommes qui reviennent du pèlerinage à La Mecque. Par extension, il peut être attribué aux hommes d’âge mûr ou âgés, en marque de respect.

En réalité, il m'apprenait à nager habilement dans les plages des environs, quand il ne m'emmenait pas, aux aurores, pêcher pendant des heures. Grâce à lui, j'ai furieusement adoré la mer. C'est mon opium créateur. J'y retrouve comme une renaissance. J'en ai un besoin organique, maladif.

Un interminable flot de souvenirs marins me submerge, lié aux plus chaudes et plus belles plages du monde, celles d'Aden. On pouvait y nager jour et nuit, tout au long de l'année.)

Abyssale se tenait à deux mètres de moi, dans l'entrebâillement de la porte, droite telle une statue. Son regard allait d'abord en direction de l'oncle Seif, puis se posait longuement sur les étagères. Je la revois encore de profil, debout dans l'embrasure de la porte. Elle finissait par se tourner vers moi, millimètre par millimètre, nanomètre par nanomètre, et me fixait d'un regard muet, clair et intrépide pendant près d'une minute,
deux minutes,
une heure,
deux heures…

Tel un rayon laser, son regard ne se détournait de moi qu'à l'entrée d'un client. Il se portait alors sur les étagères de l'oncle Seif. Une fois le client sorti, son regard reprenait son foudroiement là où il s'était posé en dernier.

Je regardais exclusivement en direction de l'oncle Seif. De temps à autre, je jetais par la porte des regards furtifs qui traversaient vite et maladroitement le visage de la fillette. Un mince voile de sueur me recouvrait alors le visage. De toute évidence, j'étais très troublé. Dans ses

yeux, un sourire exprimait sa compassion et s'amusait peut-être de mon émoi. Mes regards oscillaient entre l'oncle Seif et elle. Oser m'attarder à la fixer une seconde de plus, ne pas oser, oser…

Le rituel de cette rencontre silencieuse se répétait une ou deux fois par semaine. Je l'attendais avec un désir accru. Je chuchoterais à l'oreille d'Azraël : "Cher Voleur d'âmes, je ne crois pas avoir vu de visage d'une beauté si angélique, ni de corps si prometteur !" Au moment où je commençais à faire mes derniers préparatifs de voyage et où mon départ d'Aden devenait imminent, je devenais plus entreprenant, j'osais fixer Abyssale pendant plusieurs minutes, alors qu'elle me transperçait de son regard. Toujours sans un mot, sans une syllabe.

S'attendait-elle à me voir faire le premier pas ? Comment savoir ? Et que dire, en réalité, à une jeune fille que je dépassais en âge d'un nombre d'années équivalant à la moitié du sien ? Car, à dix-huit ans, il me semblait évident que cette fille ne pouvait un jour devenir ma partenaire de vie : six années nous séparaient comme le mur de Planck en physique quantique. Telle était la frontière temporelle imposée par mes convictions révolutionnaires marxistes-léninistes de l'époque : j'avais décidé que j'aurais avec ma partenaire de vie une différence d'âge non négociable de plus ou moins cinq ans.

Pourtant, de jour comme de nuit, je ne cessais de penser à son visage, à ses regards doux et perçants qui semblaient briller de bonheur, bien que peu enclins à sourire. Dans ses yeux, on lisait aussi de la tristesse et un silence inquiétant. Les cernes autour de ses paupières

donnaient l'impression qu'elle dormait mal et qu'elle était travaillée par une profonde souffrance.

Je me demandais, ô Capitaine du navire des morts : Pourquoi me fixe-t-elle ainsi ? Est-ce un jeu absurde, un amour d'un "genre nouveau" ? Veut-elle me confier quelque chose ? Pourquoi ne m'a-t-elle jamais souri ?

Sur le toit de notre maison, il y avait une belle terrasse : la nuit, elle touchait la voûte garnie d'étoiles. Lorsque j'y dormais, le visage d'Abyssale emplissait le ciel. Je le contemplais en lui confiant des tas de choses dont je n'avais pipé mot lors de nos rencontres dans l'échoppe de l'Aveugle. Pourtant, même en songe, je n'osais l'embrasser ; à croire qu'un intraitable membre du comité de censure du parti brandissait une pancarte sur laquelle il était écrit : "Mur de Planck" !

Les dernières fois précédant mon voyage à Paris, la rencontre de nos deux statues se terminait en un frémissement aussi silencieux qu'assourdissant. Des émotions denses se bousculaient : deux larmes coulaient alors sur les joues de ma petite bien-aimée, et ses yeux noirs se mettaient à scintiller. Deux larmes secrètes coulaient silencieusement en moi, invisibles pour Abyssale la charmeuse !

Je répète et j'insiste, cher Briseur des désirs et Pourfendeur des joies : de toutes les nuits où je dormais sur la terrasse de notre maison, contemplant les étoiles du ciel d'Aden et me repassant en mémoire le film muet de nos deux statues dans l'échoppe de l'Aveugle, je n'avais jamais osé imaginer Abyssale dans mes bras. D'abord, j'avais peur d'être considéré comme un pervers convoitant le royaume d'une mineure…

Mais ensuite et surtout, pour panser mes chagrins et mes souffrances physiques, je me précipitais directement dans les bras de la “doctoresse” !